

Quand l'ordre social du quartier s'insinue dans un « accueil libre »

Cette contribution se propose d'explorer comment la pratique de l'accueil libre, qui « dépasse largement les contours, certes en mouvement, de l'animation socioculturelle » (Libois et Heimgartner, 2013, p. 82), se construit et s'articule en relation au territoire d'action de la structure dans laquelle elle s'insère.

1 Contexte de l'enquête

« La subtilité et la finesse » (ibid., p. 87) de la pratique de l'accueil libre et la difficulté à saisir et nommer le travail relationnel et affectif qui sont au cœur de celle-ci nécessitent de mobiliser une approche analytique qui puisse rendre compte de ces aspects. La démarche ethnographique et son attachement au « monde dans lequel les gens agissent en réalité chaque jour, le monde ordinaire dans lequel se déroulent effectivement les choses que nous sommes intéressés par comprendre » (Becker, 1996, p. 61) ont été les bases du travail de recherche que j'ai réalisé en 2017 dans le cadre de mon mémoire de master Politiques d'Enfance et de Jeunesse. Une vingtaine de jours d'observation au long de deux mois et demi dans le local des Bobines Sauvages, une structure associative agissant dans le domaine de la création audiovisuelle implantée dans un quartier populaire toulousain, constituent le corpus sur lequel j'ai travaillé¹.

2 Petite incursion dans la Reynerie

La Reynerie (10 000 habitant·e·s) se situe à Toulouse, au cœur du Grand Mirail, quartier prioritaire depuis l'établissement des premiers programmes globaux de la Politique de la Ville² en 1996. Il concentre l'ensemble d'indicateurs démographiques et socio-économiques³ des « zones de relégation » constituées au sein de la « ville à trois vitesses » (Donzelot, Simoes et Epstein, 2009) : le taux de pauvreté s'élève au 46 % de la population (14,5 % de moyenne en France métropolitaine), le taux de ménages à bas revenus au 67,3 % (face à 21,7 %), le taux de population en situation d'emploi est nettement inférieur à la moyenne (44 % face à 60,2 %). Le portrait démographique du quartier est caractérisé par sa jeunesse.

La Reynerie est un des secteurs les plus dégradés du Grand Mirail, territoire emblématique des processus de « paupérisation, ethnicisation, et discrimination » (Bouamama, 2009) des quartiers populaires. Il fait objet d'un traitement médiatique focalisé sur les phénomènes de délinquance et violence, sur lequel entend agir l'association Les Bobines Sauvages.

3 L'accueil libre aux Bobines Sauvages : accessibilité et *affordances*

14 février 2017. Local.

12h30. [...] La porte sonne, c'est le monsieur. « Je viens pour imprimer ce que j'ai fait hier, j'ai pas pu venir avant... ». Il attend patiemment que Steph prépare l'ordinateur. « Et pour les projets, il faut que je les écrive... ? – Non, non, c'est pas nécessaire... – Houm... mais vous faites comment, normalement ? – Ben, ça se passe surtout à l'oral, quand quelqu'un a une idée, il nous en parle, et puis on en parle aux autres, et quand il y a un

- 1 Cette période d'observation s'inscrit dans une période plus longue – environ trois ans – de côtoiement de la structure et ses fondateur·ice·s, qui apporte une certaine épaisseur à mon analyse.
- 2 Les objectifs de la Politique de la Ville en France sont de « réduire les écarts de développement au sein des villes, [...] restaurer l'égalité républicaine dans les quartiers défavorisés et [...] améliorer les conditions de vie de leurs habitants » [Récupéré le 22/07/2017 du site du Ministère de la Cohésion des Territoires, sous-section Politique de la Ville : <http://www.ville.gouv.fr/?l-essentiel-de-la-politique-de-la>]
- 3 Les ressources mises en ligne sur le site du système d'information géographique de la Politique de la Ville rendent accessible une large gamme d'informations statistiques sur ces territoires. La spécificité de l'élaboration de ces séries de données est qu'il s'agit souvent d'exploitations secondaires des données de l'INSEE ou d'autres organismes moins accessibles, ce qui rend difficile d'établir des comparaisons aux échelles locale, régionale et nationale. Les données mobilisées proviennent de diverses sources, spécifiées dans le mémoire.

groupe intéressé et constitué on le met à l'écrit... ». Steph va au bureau pour continuer la configuration de l'ordinateur, puis le monsieur le suit « après, je suppose qu'il faut prendre une carte pour faire des choses... – non, en fait, l'adhésion est gratuite, il faut juste que vous nous disiez que vous voulez adhérer... »

Ce passage résume la manière dont les initiatives des personnes qui fréquentent l'association prennent forme et se matérialisent. Dans la brève explication du fonctionnement faite par Steph il est possible d'identifier les traits essentiels de celui-ci : la libre adhésion, le groupe comme point d'appui pour la création, l'oralité de la démarche, la souplesse dans le déroulement.

Ce fonctionnement semble s'éloigner de « l'incontournable méthodologie de projet » (David et Besse-Patin, 2013, p. 50) et contrarier cette « doxa » de l'animation socioculturelle (Lebon, 2005, p. 216), pour se retrouver fortement attaché aux idées des personnes qui fréquentent l'espace. Prenant en compte la nature « bipolaire » (Ardoino, 1984, p. 7) de la notion de projet, la structure se concentre sur le soutien au « projet-visée » de chacun.e, le préservant des rigueurs du « projet-programme » (Ardoino, 1993).

Cela est perceptible dans la souplesse et la faible systématisation des processus de création. Pour mettre en vie son idée, une personne ne sera pas guidée par un plan précis, ni contrainte de fixer une forme écrite depuis le début. L'essentiel du travail sera de converser avec elle pour mieux connaître ses envies et pour l'aider à clarifier son idée ; de l'aiguiller sur ses choix scénaristiques et techniques, la questionnant sur des aspects de l'histoire, le point de vue ou l'ambiance sonore et visuelle ; de la mettre en relation avec d'autres pour impulser les croisements d'idées et pour que celles-ci prennent une dimension collective, renforçant un « "nous" [qui] comporte des interactions signifiantes, des intentions, du désir, des réactions entre des sujets qui font justement émerger du sens » (Ardoino et Berger, 2010, p. 125).

Entre les deux versions « plus antagonistes que complémentaires » (p. 7) du projet, les pratiques de l'association dénotent un choix très clair. Il s'agit de laisser la place et le temps à l'émergence des « projets-visées » (ibid.) de chacun.e, au sens qui leur est accordé, à leurs significations, à la manière dont ils et elles les imaginent ; la cohérence, la viabilité, la faisabilité seront reléguées au rang de questions secondaires.

13 février 2017. Local.

20h05. Le monsieur enregistre son document, nous parle brièvement et s'en va en nous disant, avec un sourire, « merci pour l'accueil ».

Pendant la période où j'observais le quotidien du local, ce « merci pour l'accueil » est revenu régulièrement de la part des personnes qui découvraient l'association (souvent des plus âgées, les plus jeunes se contentant de revenir pour signifier leur adhésion tacite au fonctionnement). L'ambiance détendue, le peu de contraintes organisationnelles, la possibilité de décider de son niveau d'implication à chaque moment, les invitations à partager espace et discussions sont remarquées de manière habituelle, et se résument souvent dans cette phrase au moment du départ. Suivant Libois et Heimgartner (2013, p. 70), « les spécificités portées par l'accueil libre et par extension par la libre adhésion sont essentielles pour répondre à des populations marginalisées ou en grande précarité. »

Ces orientations sont dans les fondations de l'accueil libre, « entité peu définie, variable, suivant l'évolution des politiques et des pratiques en travail social » (ibid., p. 79), qui réunit une diversité de pratiques exerçant une sorte de jonglage entre la notion d'accueil (renvoyant au caractère privé d'un environnement construit auquel les personnes accèdent) et celle de liberté. Les autrices établissent une série de « critères *a minima* » (p. 79-80) pour tracer les contours de cette modalité de travail social, sur lesquels je m'appuie pour caractériser le quotidien au local des Bobines Sauvages comme un accueil libre, avec certaines spécificités liées à l'objet de l'association. La vignette suivante nous permet d'identifier la plupart d'entre eux.

06 février. Local.

14h20. À mon arrivée, l'ambiance est tranquille au local. Il y a Shafiq et son oncle [...] dans la deuxième table à droite, un petit (dont je ne connais pas le prénom) avec Amira dans la table à gauche, Idriss est posé dans le petit canapé à côté de l'entrée de la cuisine, Diesel dans la table tout au fond, avec ses casques, Shirine relie des dossiers dans la première table à droite, Sadjia est dans le bureau avec une petite que je ne connais pas. Steph fait des allers-retours entre le bureau et l'imprimante pour continuer les dossiers et vient m'apporter de la documentation sur le Fonds Public Territoire dont on a parlé à la maison la veille. [...]

14h26. Amira et Amir regardent des vidéos dans l'ordinateur et parlent, en même temps qu'ils échangent sur les photos dans leurs téléphones. Shafiq et Marwan revoient des images sur l'ordinateur, je pense qu'ils préparent un montage. [...] Shafiq revoie plusieurs prises, les étudie lentement pour faire une sélection, Steph et Shirine lui font des retours.

[...]

14h44. Mahjoub arrive et va vers Idriss, il se balade dans la salle et s'arrête devant la porte de la cuisine. Idriss se pose sur le canapé. Quelqu'un frappe à la porte de nouveau, c'est une des femmes de l'atelier de jeudi (Saïda), qui était là samedi aussi. Idriss parle avec Steph dans le canapé, lui explique des idées qu'il a pour son film, Steph l'écoute et hoche de la tête tout au long de son explication, demandant très peu de précisions et le laissant tout dérouler. Il s'agit d'une histoire liée à un lieu, quelqu'un qui rencontre des personnes, il y a des flashbacks... Shafiq fait des liens avec d'autres personnages et d'autres séries, Steph lui pose des questions pratiques et apporte une vision un peu critique sur les choix, Idriss reprécise à partir de ses remarques ; Steph rit devant ses explications et Idriss d'expliquer une nouvelle fois.

[...]

14h55. Amira et Amir continuent sur Youtube. Shafiq et Marwan sur les images prises la matinée. Diesel est toujours concentré sur son travail, Sadjia au bureau avec la petite et Mahjoub.

[...]

16h18. Shirine, Mahjoub, Diesel, Steph, Marwan et Shafiq sont maintenant regroupés autour de l'écran où tous les deux travaillaient depuis le début de l'après-midi. Ils regardent tous le montage qu'il a fait, les regards sont concentrés, les mains dans les poches ou les bras croisés, quelques commentaires et retours rapides se font pendant le visionnage. À la fin, le groupe se disperse tranquillement et chacun.e retrouve une nouvelle place entre le fond de la salle et le bureau. Le film est déjà disponible sur Youtube, Shafiq explique comment il a mis les noms de tou.te.s ceux et celles qui ont participé dans le descriptif « caméra... untel... »

16h21. Le petit film de Shafiq est maintenant sur l'écran d'Amira. Le petit groupe d'avant se regroupe à nouveau, mais cette-fois-ci autour de l'autre ordinateur, et Idriss et Sadjia s'ajoutent. Ils le re-regardent et commentent, valorisant le résultat (« la musique, elle déchire ! »).

Premièrement, l'existence d'« une structure et un espace dédiés à l'accueil, permettant de "s'installer" dans le lieu » (ibid.). L'organisation du local permet aux personnes de *se poser* et d'être accueilli-e-s par les professionnel-le-s et l'ensemble des *habituel-le-s*. L'accent est mis sur l'hospitalité, insistant sur « la notion de bienvenue : accueillir à bras ouverts » (ibid.), sans fixer « des fins d'activité définies » (p. 82) comme il est question dans l'animation socioculturelle.

Deuxièmement, l'« accueil professionnalisé par la présence d'un-e professionnel-le du travail social permettant l'échange d'idées et une expérimentation des règles du "vivre ensemble" » (ibid.). Dans l'association observée, le travail sur les règles de vie en commun n'est pas explicite, mais cela n'implique pas leur absence : elles sont d'autant plus présentes qu'elles surplombent le quotidien de l'association, autant les relations que les créations. Pour ce qui est de l'accueil professionnalisé, le constat du « processus de conformisation, de mise au pas idéologique et pédagogique visant à son adaptation au monde dominant » (David et Besse-Patin, 2013, p. 45) dans lequel est immergée l'animation socioculturelle m'amène à penser que

c'est précisément l'absence de professionnalisation des initiateur·ice·s⁴ dans ce domaine qui a rendu possible la matérialisation d'un accueil libre. Sans l'omniprésence de « la gestion par projet, la coordination de projet et la méthodologie de projet [qui] ont aussi envahi les formations des animateurs » (ibid., p. 51), avec la volonté de s'écarter des logiques d'encadrement et éducatives qu'ils et elles expérimentaient en tant que jeunes à l'époque, les membres fondateur·ice·s se sont éloigné·e·s du modèle hégémonique dans ce secteur.

Cela n'empêche, bien entendu, l'acquisition progressive de savoirs et savoir-faire dans le positionnement au quotidien. Les expériences, difficultés et réussites, l'arrivée de nouvelles personnes ont permis au fonctionnement original d'évoluer et de s'adapter progressivement, et aux responsables de travailler sur leur posture. Cependant, ce processus ne s'est pas appuyé sur une professionnalisation institutionnalisée : lors des échanges que l'on tenait en rédigeant un dossier en 2015, entendant la mention à *l'accueil libre*, Steph se réjouissait d'avoir trouvé une manière de nommer cette pratique qu'il peinait à décrire jusque-là. Cette conscientisation graduelle de leur action et de leur rôle au sein de l'accueil libre, dont l'identification d'une dénomination de leurs pratiques fait partie, peut être entendue comme une évolution dans « leur propre conception d'eux-mêmes et de leur travail » (Hughes, 1996, p. 77) et contribuer à une forme de professionnalisation dans ce domaine.

Troisièmement, « la gratuité et le libre accès » (Libois et Heimgartner, 2013, p. 80). Le principe de la gratuité et de la libre adhésion cherchent à se démarquer d'une conception *payante* et restrictive de la participation et de la culture, pour défendre une vision de la participation au sein de la structure « qui a le pouvoir de se déterminer à sa guise [...] sans contrainte, [...] qui n'est pas lié par un engagement, qui dispose de son temps, qui n'est pas assujetti » (ibid.).

Quatrièmement, l'accueil libre implique des « allers et venues libres, sans temps de présence délimité. » (ibid.) Le va-et-vient permanent dans le local, entre les personnes qui *passent* et celles qui *se posent*, font constat de cette ouverture, qui nous amène au cinquième critère énoncé par les autrices. « Pas d'inscription à une activité déterminée : ouverture à toutes et tous. » (ibid., p. 79) L'action au quotidien dépend des initiatives, de la volonté et des échanges des personnes qui sont dans le local, traversant des périodes frénétiques, des moments calmes, des regroupements spontanés et des isolements temporaires au fur et à mesure du temps.

C'est l'organisation à partir des personnes qui habitent le lieu qui est à l'origine du sixième critère *a minima* : « la valorisation des personnes et des savoirs : le "faire avec" a contrario du "faire pour" » (ibid.) L'emphase mise sur les projets-visées des personnes, la large marge de manœuvre dont dispose chacun.e pour matérialiser ses idées, la valorisation de leurs pratiques et créations vont dans ce sens-là et se différencient des modèles organisés à partir de l'exécution d'une activité déjà préparée et programmée par les professionnel·le·s à destination du public.

Enfin, le dernier critère doit être nuancé prenant en compte que Les Bobines Sauvages est une association de création audiovisuelle et, plus largement, artistique, qui s'appuie sur les potentialités de l'accueil libre pour faire émerger l'expression des personnes et des groupes qui la fréquentent. Pour Libois et Heimgartner « l'activité a comme objectif premier la mise en relation et l'échange. » (ibid.) Selon elles, l'accueil libre, « favorise "l'être sur le faire", c'est-à-dire que les activités servent de support à la relation » (p. 76). Dans l'association étudiée l'activité créative et l'expression sont les buts de l'action, la relation humaine étant un support indispensable pour y parvenir. L'activité créative est à la fois un support de médiation de la relation (demander une caméra ou poser des questions sur la réalisation d'un projet sont à l'origine de relations plus longues et riches) et une fin de l'association, qui cherche à rendre accessibles ces outils au plus grand nombre.

4 Les membres fondateurs étaient majoritairement étudiant·e·s, la plupart dans le secteur audiovisuel, d'autres dans le management public et/ou les études de genre.

6 avril 2017. Local.

15h30. Elle [une responsable de la Préfecture] se tourne vers les garçons à côté de moi (ceux que je n'avais jamais vus encore) et s'adresse à eux, directement : « -Alors, vous, pourquoi vous venez là ? - C'était ouvert... - C'est le premier jour que je viens... - Ah, c'est le premier jour... - Oui... mais on vient aussi parce que c'est gratuit, il y a du matériel que l'on nous prête... »

Avec le temps et les successives productions, nombre d'habitant-e-s connaissent déjà la structure et le bouche-à-oreille amène régulièrement de nouvelles personnes. Souvent, à leur arrivée ou peu de temps après, celles-ci posent des questions sur les conditions de participation (fréquence, adhésion, coût de celle-ci et de l'utilisation des matériels, âge...), et au regard de leur étonnement, les réponses sont inhabituelles : aucune contrainte d'engagement sur le plan temporaire, gratuité de l'adhésion et de l'activité, ouverture sans limites d'âge... Mais, comme le ponctue le garçon de la vignette *supra*, il n'y a pas que le local qui est *ouvert*, accessible. Il y a aussi *du matériel que l'on nous prête*.

6 avril 2017. Local.

16h04. Une fille, qui est debout pas loin de Karim et que je n'avais pas vu jusque-là, intervient sans être sollicitée et de manière véhémement : « Aux Bobines on croit à moi, à mes rêves [...] Pôle Emploi et les autres, c'est le parcours du combattant, ils me disent "faut être réaliste" (quand elle reprend ces mots elle emploie un ton de condescendance), là on m'a mis les appareils dans les mains et on m'a dit "réalise !" »

Les différents éléments matériels disponibles à portée de vue et de main sont autant de *prises* dont les personnes peuvent se saisir pour prendre une place dans cet espace. En 1997, Isaac Joseph introduit cette notion centrale dans les travaux de Gibson (1986) dans le contexte français :

Ce que l'espace, mais aussi le mobilier urbain ou les équipements et objets techniques, peut offrir à un usager comme être agissant ou parlant, ce sont des *prises*. Une prise, ou *affordance*, est une disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnés. [...] Évaluer l'hospitalité d'un espace, ce serait donc s'interroger sur la politique de l'offre qu'il met en œuvre, sur le degré auquel il nous regarde, nous invite à prendre place, par les yeux [...] mais aussi par les pieds, les mains.

Si d'autres espaces se caractérisent par une accessibilité restreinte (par exemple, affiches et panneaux indiquant « ne pas toucher » ou cordons de guidage dans un musée ; portes qui séparent espaces pour le personnel, espaces d'attention au public ou salles à usages spécifiques dans une MJC ; matériaux sous clef, horaires d'utilisation réservés, etc.) la grande majorité des éléments du local sont à disposition - visuelle et sensiblement - pour les personnes qui arrivent. Cet espace accessible, avec des *affordances* multiples, permet un fonctionnement moins axé sur le fait d'« autoriser » (nécessité d'une légitimation par quelqu'un qui détient l'autorité, les outils, les objets, l'utilisation de l'espace, etc.) que de « s'autoriser » (Arduino, 1993) à l'occuper, l'investir, le manipuler, le transformer.

L'espace vit et se transforme au gré des activités des personnes présentes. Les divers usages et transformations minimales ne trouvant pas d'obstacle, d'autres usages et des transformations plus grandes pourront être entreprises ou, du moins, testées : les déplacements de meubles sont fréquents, les réaménagements partiels ou temporaires aussi - que ce soit pour un tournage, une émission, un rendez-vous précis ou pour une partie aux cartes -. Une initiative personnelle peut donner lieu à une réadaptation plus laborieuse des lieux, comme la partie du bureau qui en 2016 a été transformée en studio d'enregistrement audio parce qu'un des garçons souhaitait enregistrer ses chansons. Autant d'appropriations, d'adaptations, de transformations qui mettent en relief comment « les ambiances sensibles à la fois façonnent et sont façonnées par les agents » (Pecqueux, 2012, paragr. 13).

Mais au-delà des aspects matériels, on peut considérer la notion d'*affordance* dans un sens plus large. Suivant les propos de Pecqueux, celle-ci (*ibid.*) « recouvre ce qui est désigné [...] comme « teneur sensible de

l'environnement⁵ », à savoir tous les éléments de l'environnement susceptibles d'être saisis par l'organisme en vue d'une action. » Les personnes présentes dans le local et la confiance dont les responsables de la structure font preuve sont autant de prises qui s'offrent aux autres : ici, quelqu'un manipule une caméra ; là-bas, une personne visualise des morceaux enregistrés et prépare un montage ; à côté, quelqu'un écoute de la musique ou joue sur un portable ; ailleurs, un petit groupe discute d'un scénario ou d'un événement dans le quartier qui pourra être couvert par le web-média. L'atmosphère dans le local, les diverses activités qui ont lieu à l'intérieur, la proximité entre les individus et le *frottement* quotidien peuvent être également considérés comme des prises susceptibles d'être saisies et faire émerger de nouvelles actions, de nouvelles initiatives.

4 Ni accessibilité, ni *affordances* : quand ceux de la rue veulent venir dans l'accueil libre

Le but de l'association Les Bobines Sauvages est de « permettre aux habitant-e-s des quartiers populaires de se réapproprier l'image de leurs quartiers ». Celle-ci cherche à transformer l'image du territoire véhiculée par les médias, caractérisée par l'identification de celui-ci avec la violence et la délinquance, afin d'amoindrir le poids de cette image anxiogène et de rendre visibles d'autres discours, d'autres visages de ce territoire. Cette volonté naît de la conscience de comment la lumière peut modifier la perception d'un lieu. Faisant un pas de côté,

Si les architectures, par exemple, sont des visibilitées, des lieux de visibilité, c'est parce qu'elles ne sont pas seulement des figures de pierre, c'est-à-dire des agencements de choses et des combinaisons de qualités, mais d'abord des formes de lumière qui distribuent le clair et l'obscur, l'opaque et le transparent, le vu et le non-vu. (Deleuze, 1986, p. 64 cité par Joseph, 1995, p. 11).

L'association se propose, en positionnant la lumière des projecteurs sur des scènes alternatives dans le quartier, de redistribuer l'équilibre entre le visible et l'invisible, le *dit* et le *tu*.

Au début de l'année 2017, un documentaire retransmis au niveau national met en scène, dans les mots du réalisateur, « de réels moments d'humanité que j'ai partagés avec ces jeunes⁶ (de Reynerie) [...]. J'ai mis les pieds dans le plat en parlant du problème religieux et culturel ». Le film génère de vives réactions dans le quartier, dont certaines révèlent un franc désaccord avec le point de vue adopté, les sujets abordés, les personnes mises en scène. Dans cette ambiance légèrement tendue, l'association est sollicitée pour soutenir l'organisation d'une projection-débat en présence du réalisateur et filmer cette rencontre. Les échanges qui ont eu lieu à l'occasion mettent en exergue la manière dont ces habitant-e-s perçoivent la lumière mise sur leur lieu de vie et les autres facettes que le film rend invisibles.

21 janvier 2017. Atelier B. Projection et débat autour du documentaire *Quartier Impopulaire*.

15h30. Hafida reprend la parole disant qu'elle est contente parce que « les personnes présentes sont du quartier », elle pense que le film « est représentatif du quartier » et qu'il « a ouvert le débat, pour qu'on puisse prendre la parole et ensuite prendre le pouvoir ».

15h40. La parole est maintenant à Gaël, 20 ans, de Bellefontaine. Il considère que le film « n'a fait que confirmer ce que l'on pense de nous à l'extérieur », défendant qu'il aurait souhaité « avoir un contrepoids, des jeunes qui réussissent. Le film n'a donné la parole qu'à un seul type de personnes »

15h50. C'est Benoît, 42 ans, kiné depuis 18, né au quartier, qui prend la suite. « Je connais bien (le quartier). Le problème n'est pas qu'ils sont musulmans, ça... y a pas de soucis ! On le sait tous ! Ce qu'il y a c'est que la majorité ici sont pauvres. Vos paroles font entendre qu'ils sont perdus ».

16h20. Un monsieur qui est debout, dans un des coins de la salle, bras croisés, expression faciale contrariée, réagit avec un ton plus élevé : « Ce titre, quartier impopulaire, impopulaire ! Ça me dérange, ça m'insulte ! ».

17h00. Les interventions volent d'un coin à l'autre de la salle. Un garçon, la vingtaine « Merci de faire voir ce que ça peut faire quand on vient chez nous » ; une femme « j'ai trouvé la démarche de venir parler avec les

5 L'expression entre parenthèses reprend les termes utilisés par Gibson (1986)

6 Article du Trappyblog le 3 janvier 2017. Récupéré le 19/08/2017 du site du TrappyBlog [<https://lc.cx/m85R>]

jeunes magnifique [...] ce qui m'a perturbé c'est les questions et comment elles orientent ce qui est dit [...] les questions sur notre vie privée... c'est déplacé ! [...] Pourquoi on ne voit pas les papas qui rentrent fatigués du travail ? ». La majorité approuve ses propos, des applaudissements, des hochements de tête...

17h30. Le monsieur qui se disait agressé par le titre « impopulaire » revient dans un ton d'attaque disant que « pour le choix du montage, on vous a aidé et je peux le prouver » et interpellant le réalisateur sur le fait d'avoir donné la parole aux jeunes sur l'islam alors qu'il y a « des experts » dont le discours aurait été plus approprié. [...] Il renchérit requestionnant le nombre de personnes interrogées, les écoles islamiques visitées et filmées, les entretiens avec d'autres, insistant sur le rôle de « ceux qui ne sont pas dans le film » et le fait que l'image donnée « n'est pas réelle ». Klams (un des protagonistes) répond rapide et fermement « Et nous, c'est du faux ? On voulait de la naïveté, pas de discours savants qui ne sont pas de discours de cœur ! » et la réponse ne tarde pas, le filme renverrait « une image du quartier comme inférieur au centre-ville [...] une ligne entre fracture sociale et problème religieux ».

Dès la première intervention, d'accueil des présent-e-s, un terme introduit la question autour de laquelle s'articuleront les échanges : le fait d'être (ou pas) « représentatif » du quartier. Les prises de parole qui s'ensuivent reprendront - même si les mots utilisés sont différents - cette même idée, et viendront interroger par la même occasion les images sélectionnées (les personnes, les faits, les discours, les sujets) et la pertinence de les mettre en lumière, ainsi que l'image d'ensemble qui en résulte. À travers leurs récits on peut imaginer la diversité d'images qu'autant d'éclairages différents auraient pu donner pour raconter le quartier... et toutes les autres qui seraient restées invisibles.

Mais un autre aspect transparait dans certains de ces récits, une espèce de frontière qui n'est jamais nommée dans les échanges entre les membres des deux groupes. C'est la limite entre *eux* et *nous*, entre l'image montrée et « l'image réelle » revendiquée ; entre les protagonistes des faits divers des journaux et ceux qui évitent ces événements dans le jour-au-jour ; entre ceux qui ont la parole dans le documentaire et ceux qui sont restés dans les *rushes* ; entre ceux qui sont souvent visibles dans la rue et ceux qui restent dans leurs maisons. Elijah Anderson a dédié un ouvrage en 1999 à la manière dont cette frontière se construit dans un ghetto à Philadelphie⁷ et la stratification sociale qui en résulte : son analyse du « code de la rue » et de la distinction entre les « décents » (*decent*) et « ceux de la rue » (*street*) éclairent la manière dont la participation à l'activité de l'association est en relation avec cet ordre social et contribue à le renforcer.

2 mars 2017. Local.

13h45. Shirine et Sadjia parlent des *choufs*⁸, montrant leur désaccord avec les discours qui les situent dans un contexte social de pénurie et manque de perspectives (une tante de Sadjia discutait avec elle de cela la veille au soir, après sa publication d'un message de raz-le-bol sur Facebook), affirmant que les circonstances sont difficiles pour tout le monde et que c'est un choix que pas tous les jeunes font. Pour défendre leur point de vue, elles s'appuient sur les expériences de plusieurs de l'association : Omar, Karim... Sadjia parle de comment cette situation fait que sa mère a peur tout le temps, qu'elle modifie ses trajets pour rentrer à la maison... voire comment elle réduit ses sorties « même pour aller voir les voisines », et avec cela sa sociabilité.

À la fin de cette vignette, Sadjia raconte la manière dont *le code* opère et impacte leur vie quotidienne. La peur, l'adaptation des trajets, la réduction des sorties sont autant d'adaptations à une structure sociale où le

7 Je m'appuierai sur cette analyse, tout en prenant des précautions à l'heure d'adapter sa lecture du ghetto au territoire qui m'occupe. Comme souligné par Wacquant (1992, p. 81) « la réalité de la discrimination et de la marginalité urbaines relève d'échelles et de processus profondément différents de part et d'autre de l'Atlantique » et l'amalgame ne saurait faciliter la compréhension de leurs spécificités. D'autre part, malgré les controverses scientifiques générées par l'ouvrage d'Anderson (il a notamment suscité de critiques de part de Wacquant (2002) et Venkatesh (2006) sa contribution s'avère pertinente au regard de ma position (observatrice d'une association fréquentée par des membres d'un de ces groupes).

8 Le terme « chouf » (de l'arabe شاف, *regarder*) désigne ceux qui sont payés par les trafiquants pour surveiller en bas des immeubles. Il s'agit très majoritairement de garçons dont l'âge oscille entre 10 et 15 ans.

risque d'un éclat de violence est omniprésent, jusqu'à imprégner les habitudes, les gestes, les déplacements des personnes qui résident dans ce lieu. Anderson précise qu'au centre de cette tension et ces adaptations des propres comportements sociaux se situe le caractère arbitraire de la violence. N'importe quel événement pouvant déclencher une altercation résultant dans une escalade de violence, chacun·e incorpore que la seule façon de se conduire en public est d'écartier l'option d'une négociation interpersonnelle, sans *s'emmêler* dans les situations qui ne l'affectent pas directement, et d'*être prêt·e* pour réagir en cas de menace à sa sécurité.

Ces traits sont révélateurs du code, un ordre social dont « les règles ont été établies et son application principalement assurée par *ceux de la rue* » (ibid., p. 32), considéré·e·s par les *décent·e·s* comme responsables de leur situation. Les propos recueillis dans la vignette précédente coïncident avec l'analyse d'Anderson (1999, p. 324) :

C'est compréhensible que les [...] gens décents de la communauté se focalisent sur l'idée de responsabilité individuelle. Ces personnes sont sûres que n'importe quelle réussite achevée dans leurs vies est le résultat de la détermination personnelle, et ils tendent alors à blâmer ceux qui n'ont pas réussi pour ne pas avoir fait assez d'efforts. Ne pas blâmer la victime équivaudrait à rendre les choses trop faciles pour les victimes des problèmes de la cité. Et cela laisserait les personnes décentes sans une manière de se distinguer de ceux de la rue.

Blâmer *ceux de la rue* sur leur situation s'impose même si les *décent·e·s* sont conscient·e·s des discriminations dont ils font objet et de la vulnérabilité de leurs conditions de vie. Mais leur relation est plus complexe que cela et revête des subtilités en rapport avec la vision de la société plus large et de ses institutions.

16 février 2017. Local.

16h55. [...] Saïda et Idriss discutent à l'intérieur de la cuisine, ils regardent par la fenêtre des courses-poursuites avec des cris, comme de nombreuses personnes qui regardent depuis leurs fenêtres. Je leur demande ce qui se passe. « C'est de flics qui courent après les jeunes », ils échangent sur les abus de la police, sur les mouvements de gauche, sur les groupes anarchistes... entre temps, les policiers continuent de courir et de se déplacer, mais les jeunes se sont cachés.

Comme le montre cet extrait, qui relate une des descentes policières qui ont eu lieu pendant ma période d'observation au local, les mêmes personnages sont maintenant aperçus sous un autre angle. Ils sont identifiés comme *des jeunes* (et plus *des choufs*) et reconnus comme les cibles faciles des interventions policières, qui concentrent leurs efforts sur ceux qui tiennent les rôles périphériques dans le trafic de drogues, au lieu de s'affronter à ses responsables. La scène est un support pour évoquer les violences policières, ce qui les rapproche des victimes de ces actes ; et pour souligner l'immobilité de certains acteur·ice·s des mouvements sociaux face à la situation dans les quartiers, laissant entrevoir qu'il n'est pas envisageable de compter sur leur solidarité. Si ces événements sont toujours générateurs d'une certaine anxiété, visible dans les mouvements de sursaut, repli dans le local, etc. ces éléments extérieurs au quartier mettent en perspective la nature de leur relation avec les jeunes qui s'orientent vers *la rue*, au regard de l'(in)action des institutions et de la distance creusé avec une société dont une bonne partie se sentent les laissés-pour-compte.

14 février 2017. Local.

18h37. [...] Karim coupe un papier et l'enroule comme une cigarette, fait semblant de fumer. Mahjoub appelle Amira pour qu'elle joue un personnage, il filmera et les autres trois joueront, mais avant ils essayent de se mettre d'accord sur la musique. Les garçons jouent *des mecs qui fument* et chorégraphient sur la musique, genre clip de rap, Mahjoub fait des gros plans de leurs gestes [...]

18h50. Quelques minutes plus tard, quand je suis prête, manteau et sac à dos sur moi, ils repartent pour un tour de clip de rap, mais maintenant Mahjoub prend la place de Karim... et peu après, la porte sonne de manière insistante, une puis deux fois. Karim ouvre et c'est deux des garçons qui sont toujours à l'extérieur, devant la porte, surveillant, qui demandent si eux aussi « peuvent venir tourner des clips avec vous ». Pour le

coup, et contrairement à ceux qui jouaient à l'intérieur, ils sont vraiment et visiblement *défoncés*. Karim entame la conversation avec l'un d'eux tandis que les autres garçons nous regardent avec des expressions entre amusées, dubitatives voire légèrement intimidées, mais Amira et Steph n'interviennent pas et regardent la situation plutôt surpris et amusés. [...] Je crois comprendre que Karim leur dit non et que les autres insistent en ricanant, ils me saluent à mon départ. Je me dis que celle-ci est une situation intéressante et qu'il est important que je suive ce qui s'est passé pour la suite, parce que ce serait la première restriction de l'accessibilité de cet accueil libre.

16 février 2017. Local.

11h42. Je leur demande si finalement les garçons sont rentrés avant-hier pour tourner des clips avec les autres. Steph dit que « non, non... » sans ajouter plus d'informations, Sadjia dit que « déjà, il faudrait qu'ils viennent faire des activités, et après on verrait... », mais la conversation change rapidement et je n'insiste pas sur le sujet.

12h06. Avant de commencer le travail sur les dossiers, je relance sur la question de l'avant-veille. « Mais alors, pourquoi ils sont pas rentrés ? C'est les gars qui n'ont pas voulu ou... ? », Sadjia dit un « non... » peu convaincant et Steph répond, cette-fois-ci d'un ton sec, voire un peu dérangé, que « d'toutes façons, ils rentreront jamais, ils sont payés pour être là et surveiller, s'ils rentrent ils se font défoncer », Sadjia se tourne vers son écran. Un silence un peu inconfortable s'installe, je demande alors à Steph qu'est-ce qu'il veut que l'on voie ensemble. Je pense qu'il y a un malaise par rapport à cette question. C'est des jeunes comme ceux qui viennent au local, mais celui-ci ne leur est pas vraiment accessible, et l'imprécision et mal-être dans les réponses pourrait laisser entendre qu'il y a des motifs non explicites qui rendent l'espace inaccessible à certain.e.s. C'est, par ailleurs, le même « type » de jeunes qui sont protagonistes de *Quartier Impopulaire*, qui a causé autant de malaise. À creuser.

Cet instant de face-à-face mis en perspective avec les situations qui le précèdent révèle certaines des ambiguïtés, des contradictions de cette relation autant que la résistance des frontières existantes entre les deux groupes, et la non-accessibilité de l'association à *ceux de la rue*.

Au début de l'extrait on retrouve un petit groupe d'*habituels* qui jouent devant la caméra en reprenant, par ailleurs, les codes gestuels et visuels de *ceux de la rue* dans une attitude qui mélange à parts égales moquerie et désirabilité⁹ : ils surjouent la dureté du caractère, se délectent dans l'interprétation de l'acte de fumer et des effets qui lui sont supposés. Quand ceux qui sont *pour de vrai* dans l'état qu'ils jouent entrent en scène, ils sont déboussolés : d'une part, c'est des jeunes comme eux, qui connaissent l'activité de l'association et demandent à prendre part comme eux, qui veulent se filmer en jouant les rappeurs comme ils font ; d'autre part, c'est tout ce que les jeunes des Bobines ne sont pas, ils représentent l'*anomie* dont ils se défendent, ils sont ceux qui tiennent le *code de la rue*, qui apparaissent dans les journaux et qui empêchent de voir les belles choses, les talents, les *décent-e-s* que l'association souhaite montrer et mettre en avant. Au quotidien, l'association et ses habitant-e-s vivent à côté d'eux, ils les croisent en rentrant ou sortant, mais la porte marque clairement la limite entre les deux groupes, l'association devenant un lieu où les *décent-e-s* peuvent se détendre et passer outre le *code de la rue*. La stratégie est celle de l'ignorance mutuelle, de faire semblant de l'insignifiance de l'autre. Et elle est tellement intériorisée que même les adultes n'ont pas besoin de jouer leur rôle protecteur.

9 Les trois, et spécialement Karim, sont adeptes du rap. Cet univers est en même temps une référence artistique et de statut social (positive) et une référence morale (négative) pour eux, et ils jouent souvent entre ces frontières. Les poses, postures, objets qu'ils reprennent régulièrement dans leur jeu coïncident avec les observations faites par Anthony Pecqueux (2014, p. 26) « l'imaginaire cinématographique des garçons (issu de films où les "méchants" n'ont pas forcément le mauvais rôle) émerge comme la façon la plus évidente pour eux de trouver un rôle dans le film ; se signale encore pour ces adolescents l'importance d'investir une fiction avec un rôle qui soit, d'une manière ou d'une autre, gratifiant pour leur *self*. »

Les raisons mobilisées *a posteriori* pour expliquer la non-accessibilité reprennent une partie du répertoire des décent·e·s. Conscient·e·s du fait que l'association déclare régulièrement que *ces jeunes-là* font partie de la cible de son action, autant dans les dossiers de subvention que dans les discours ; conscient·e·s de la non-contrainte de l'accueil libre, qui permet à tout un chacun de venir explorer, se poser ou converser les responsables mobilisent premièrement la prémisse de *faire quelque chose de sa vie* (renvoyant à la participation à des activités... qui n'est exigée à personne d'autres) ; puis le renvoi aux contraintes de la situation qu'ils ont choisie (les devoirs de leur rôle dans le trafic). Cela est possible même si peu de temps auparavant ils avaient été invités par Sadjia à venir à l'association : le moment venu, s'ils franchissent la porte, comment serait-il possible de différencier l'oisiveté, le *farniente*, le jeu autour de certains clichés des uns de l'oisiveté, le *farniente* et ce même jeu des autres ? Les *décent·e·s* se risqueraient à perdre la face montrant que leur vie n'est pas faite exclusivement d'efforts pour s'en sortir et constatant qu'il y a trop de points en commun, à part le clivage moral, avec *ceux de la rue*.

Ce n'est pas l'association qui introduit une barrière de manière intentionnelle, c'est la stratification sociale du quartier qui reste en vigueur dans son enceinte. L'association fonctionne pour les *décent·e·s* comme les coulisses où ils et elles peuvent se détendre, rire, se montrer insouciant·e·s par rapport à l'espace public, la scène où le *code* leur exige en permanence un rôle de vigilance. De plus, l'objet de l'association leur permet de rendre visible une présence occultée dans le quartier par *ceux de la rue* ; elle « représente en effet la vitrine d'une jeunesse insérée socialement, porte-drapeau d'une partie de la population des quartiers issue de l'immigration maghrébine, lucide quant à ses droits et ses devoirs » (Hbila, 2014, paragr. 38). S'exposer à que *ceux de la rue* prennent la place à l'intérieur de l'association entraîne trop de risques vis-à-vis des jeunes *décent·e·s* et de la reconnaissance de la structure comme une référence morale. Faire partie de cette association est un signe de la confiance portée à certaines institutions, un des traits que Anderson identifie comme distinctif des *décent·e·s*.

Quelque temps après ma période d'observation dans le local, l'augmentation du trafic dans l'immeuble où se situe le local de l'association, qui atteint une magnitude jusque lors inconnue, vient rompre la relative illusion entretenue au sein de l'association, qui repose sur cette double stratégie de visibiliser les *décent·e·s* maximisant leurs messages et d'ignorer *ceux de la rue* en leur faisant la sourde oreille. Dans un premier temps, l'ambiance dans les alentours de l'immeuble, de plus en plus dégradée, provoque une baisse de la fréquentation, surtout par les plus jeunes. Plus tard, certains membres sont alertés de l'attaque du local prévue de manière imminente par le groupe détenteur du trafic dans le bâtiment, ce qui impose la fermeture temporaire de la structure et la recherche urgente d'un nouveau local. Face à cette situation, le recours à la police n'est envisagé à aucun moment, puisqu'elle « arrivera et partira aussitôt, pendant que [l'association] devra rester ici tout le temps. [L'association] s'investit ainsi dans la loi des locaux et dans sa justice correspondante, celle de la rue, une réponse au système dysfonctionnel plus large » (Anderson, 1999, p. 314). Comme pour les gens *décents* dans leurs déplacements de tous les jours, la seule option possible pour l'association est de contourner la place prise par *ceux de la rue*.

Comme l'indique Benguigui (2000, p. 136), « la crise dans toute son ampleur avait joué le rôle d'un véritable révélateur, voire d'un analyseur, donnant à voir plus que la routine ne peut le faire. » La menace et la mise en danger ont révélé de manière éblouissante aux personnes de l'association ce qu'elle s'efforçait d'occulter, de nier, d'amoindrir au quotidien ; mais aussi sa propre place au sein de cet ordre social. L'accueil libre, malgré son bas seuil d'accès, implique que quelqu'un « s'engage dans l'action d'accueillir, selon ses propres valeurs, ses normes et ses règles » (Libois et Heimgartner, 2013, p. 80-81). Celles des Bobines Sauvages sont *représentatives* de celles des *décent·e·s*. et la ...

5 De nouvelles ouvertures à explorer

L'observation des Bobines Sauvages permet d'apercevoir le poids des codes sociaux en vigueur dans le territoire d'implantation d'une structure pratiquant l'accueil libre, et soulève de nouvelles questions sur la place des normes et valeurs des professionnel-le-s et des personnes fréquentant cet espace. Des nouvelles observations dans des accueils libres implantés dans des contextes différents (accueil en milieu rural, foyers de jeunes travailleurs, groupements d'entraide mutuelle...) pourraient contribuer à affiner la perception sur le fonctionnement et les ajustements de cette pratique à son environnement.

Bibliographie

- Anderson, E. (1999). *Code of the Street : Decency, Violence, and the Moral Life of the Inner City*. New York, États-Unis d'Amérique.
- Ardoino, J. (1984). Pédagogie de projet ou projet éducatif. *Pour*, (94), 5-13.
- Ardoino, J. (1993). L'approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives. *Pratiques de formation*, (25-26), 15-34.
- Ardoino, J., et Berger, G. (2010). Forme scolaire ou processus éducatif : opposition et/ou complémentarité. *Nouvelle revue de psychosociologie*, (9), 121-129.
- Becker, H. S. (1996a). The Epistemology of Qualitative Research. Dans R. Jessor, A. Colby, et R. Schweder (Éd.), *Ethnography and Human Development : Context and Meaning in Social Inquiry*. (p. 53-71).
- Benguigui, G. (2000). L'observation des incidents et des crises. *Sociétés contemporaines*, (40), 135-149.
- David, R., & Besse-Patin, B. (2013). Pour une critique radicale des impensés de l'animation. *Vers l'Éducation Nouvelle*, (551), 44-61.
- Deleuze, G. (1986). *Foucault*. Paris, France : Éd. de Minuit.
- Gibson, J. J. (1986). *The ecological approach to visual perception*. New York, États-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord.
- Hbila, C. (2014). La participation des jeunes des quartiers populaires : un engagement autre malgré des freins. *Sociétés et jeunesse en difficulté. Revue pluridisciplinaire de recherche*, (N°14).
- Hughes, E. C. (1996). *Le regard sociologique : essais choisis* (J.-M. Chapoulie, éd.). Paris, France : Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, impr. 1996.
- Joseph, I. (1995). Reprendre la rue. In I. Joseph (Éd.), *Prendre place. Espace public et culture dramatique* (p. 11-35). Paris : Recherches.
- Joseph, I. (1997). Prises, réserves, épreuves. *Communications*, 65 (1), 131-142.
- Lebon, F. (2005). *Une politique de l'enfance : du patronage au centre de loisirs*. Paris, France.
- Libois, J., et Heimgartner, P. (2013). Accueil libre et libre adhésion. Pratiques fondamentales en travail social. Dans *À propos de l'accueil libre : mutualisation d'expériences professionnelles et tentative de définition d'une pratique de travail social auprès des jeunes*. Genève, Suisse : ies éd., 2013.
- Pecqueux, A. (2012). Les affordances des événements : des sons aux événements urbains. *Communications*, 90 (1), 215.
- Pecqueux, A. (2014). Retrouver la face par la participation. Ethnographie de la fragile élaboration d'une œuvre d'art par des adolescents dans un quartier populaire. *Participations*, 9(2), 125.
- Venkatesh, S. A. (2006). *Off the books : the underground economy of the urban poor*. Cambridge (Mass.), États-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord.
- Wacquant, L. (2002). Scrutinizing the Street : Poverty, Morality, and the Pitfalls of Urban Ethnography. *American Journal of Sociology*, 107(6), 1468-1532.
- Wacquant, L. J. D. (1992). Banlieues françaises et ghetto noir américain : de l'amalgame à la comparaison. *French Politics and Society*, 10(4), 81-103.